

## Petite revue de philosophie

# Pour une sagesse révolutionnaire

Michel Malette

---

Volume 3, numéro 2, printemps 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105607ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105607ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Malette, M. (1982). Pour une sagesse révolutionnaire. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 89–101. <https://doi.org/10.7202/1105607ar>

# **Pour une sagesse révolutionnaire**

Michel Malette

Il y a, pour ceux qui savent sentir, entendre et voir, une calamité faite idéologie dominante qui règne actuellement sur le monde et donc aussi au Québec: c'est le nihilisme ou, pour le dire en d'autres mots, c'est la négation de vie et l'obscurantisme bariolé. Le nihilisme, c'est le règne des gens du commun, ceux qui néantisent les choses et qui deviennent de plus en plus manqués, ennuyeux, suffisants, bornés et spécialisés mais qui, en même temps, se prennent pour des réussites et des perles d'idéal, pensant que la réalité est aussi superficielle qu'eux-mêmes et ne percevant les choses qu'avec des yeux de taupes. Leur manière de penser est basse, domestiquée et technicisée; c'est pourquoi il faut s'en méfier car leur dire est aliénation et porteur de valeurs débiles, ramenant toutes choses au niveau du banal, du médiocre et de la néga-

tion. C'est le règne du troupeau, de la myopie existentielle et du «pourquoi on vit» où tout devient égal, pareil, nivelé et vide de sens, c'est-à-dire où tout devient confusion et absurdité.

Le nihilisme, c'est encore le rationnel devenu irrationnel et ratiocinant, et c'est l'esprit de pesanteur et la morale égalitaire qui aplatissent toutes choses et qui font ployer tout ce qui tend à se déployer et à s'affirmer. Notre époque de crétinisme aux valeurs débiles est celle de la désolation qui est marquée par la suffisance et par l'insignifiance que l'on rencontre presque partout. Dieu est mort, les échafaudages métaphysiques se sont écroulés, les valeurs ont éclaté et nous faisons maintenant face à la fin de l'homme et à l'accélération du nihilisme. Nietzsche nous a appris que les humains en général préfèrent la volonté de néant plutôt que ne pas vouloir. C'est le règne de la fausseté, de la superficialité et de la bêtise, et pourtant, la majorité des gens remplacent le néant par d'autres néants, par d'autres croyances. Certains se réfèrent encore au marxisme qui n'est pourtant qu'une vieille idéologie retardataire, bureaucratique et domestiquante à la vision étriquée des choses. D'autres ne peuvent pas se passer du christianisme qui n'est en fait qu'un crétinisme pour avortons sublimes ou pour nostalgiques apeurés. On assiste aussi à la multiplication de sectes mystico-religieuses qui, remplaçant le vide laissé par le christianisme, enseignent l'aliénation, la cessation de la pensée, la fuite en soi-même ou encore la fuite dans l'au-delà, c'est-à-dire dans le néant. Il y a aussi la montée de modes idéologiques à la morale de troupeau cachant la mauvaise conscience et le res-

sentiment, par exemple le féminisme qui rend certaines femmes esclaves de ce modèle idéologique et donc incaptes à s'éveiller à elles-mêmes et à la lucidité. De plus, certains hommes, qui se sont laissés prendre par ce piège moral, sont devenus presque coupables d'être mâles et donc incapables de s'affirmer en tant qu'hommes. Bien des femmes ne sont pas capables de comprendre que le féminisme dénature bien plus la femme qu'il ne la libère. Et il serait sage ici de dire que c'est le principe de l'autonomie des différences qui peut faire que les rapports entre hommes et femmes deviennent plus authentiques et plus harmonieux, ce qui implique qu'il ne faut pas rendre égal ce qui est différent. Il serait sage aussi de dire qu'avoir besoin de croyances religieuses et idéologiques, c'est faire preuve d'impuissance devant le projet de la liberté et du dépassement de soi d'autant plus que ce n'est sûrement pas une manière de chercher à se connaître et de s'ouvrir à la vérité des choses car, comme l'affirmait Nietzsche, les croyances et les convictions sont des ennemis de la Vérité.

En plus de tout cela, notre époque de nihilisme est conditionnée par une grosse idéologie réductrice et néfaste qui se fait passer pour un idéal de savoir; c'est le techno-scientisme qui déclare que hors de la science, il n'y a point de vérité, que hors de l'objectivité, du calcul et de la mesure, il n'y a point de sens et de pensée. Nous vivons dans une époque où l'expertise et la spécialisation prédominent et font que toutes choses soient bien administrées et bien consommées dans une société où la pensée devient absente, où les penseurs et les philosophes sont écartés ou niés.

Il y a bien sûr les professeurs de philosophie mais les institutions académiques ne sont pas nécessairement des lieux pour la pensée pensante. De plus, les professeurs de philosophie ne sont pas tous des philosophes car beaucoup d'entre eux sont bien plutôt des spécialistes ou des techniciens érudits de la philosophie. En fait, les philosophes sont rarement des professeurs et lorsqu'ils le sont, ils enseignent bien différemment. En cet aujourd'hui de la décadence, la philosophie s'est faite philoscience tout comme la psychologie académique et scientifique est devenue une psycho-technique sans âme et une science des moralités modernes. Le scientisme est une théologie moderne et une mangeuse de sens qui s'infiltré presque partout et qui mécanise presque tout dans une civilisation où déjà tout se vide, où les sens s'épuisent et où le langage lui-même se robotise en linguistique et en système de signes.

C'est pourquoi notre civilisation moderne, malade de la décadence, n'a que faire de la révolution et de la philosophie. Les penseurs solitaires ne sont pas entendus et ils sont parfois même détestés. Nietzsche a écrit que «partout où il y a eu des sociétés, des autorités, des religions, des opinions publiques puissantes, bref partout où il y a eu une tyrannie, elle a poursuivi de sa haine le philosophe solitaire, car la philosophie offre à l'homme un asile où ne peut pénétrer aucune tyrannie». La philosophie et les philosophes semblent ne plus avoir leur place en notre civilisation moderne. Dans son livre *Nietzsche et la scène philosophique*, Sarah Kofman explicite davantage la situation de la philosophie en notre époque de spécia-

lisation et de culture «qui fabrique des hommes de monnaie courante interchangeables»: «Lorsque la philosophie est placée dans de mauvaises conditions d'existence, elle souffre de deux maux intimement liés: l'isolement du philosophe, qui vit à l'écart, en solitaire, incompris, tel une comète ou un voyageur apparu par hasard . . . telle encore une plante déportée en un terrain inadapté: autant de métaphores pour dire l'existence, hasardeuse à l'époque moderne, de la bête philosophique contrainte de lutter, d'inventer des ruses, de se faufiler, de se masquer pour pouvoir survivre». Et elle ajoute: «Le courage et l'honnêteté exigeraient qu'on reconnût que la philosophie n'a plus sa raison d'être et qu'on la bannit. Ce serait du moins reconnaître l'absence de valeur d'une civilisation qui rend impossible l'existence de la philosophie, sinon sous forme dégénérée; ce serait admettre que l'époque est malade et qu'il s'agit de la transformer. Pour donner l'illusion de la «bonne santé», l'État, malgré tout, maintient la philosophie, sous forme émasculée et idéologique, au service des seuls intérêts de l'État. Ainsi «dénaturée», la philosophie contribue seulement à renforcer la «maladie» de l'époque, maladie dont tout le bénéfice revient à l'État et aux forces qui lui sont alliées: les commerçants, l'Église, l'Université . . . »

À la lumière de ce que je viens de dire au sujet du nihilisme et de la philosophie en notre époque de décadence, il semble bien que tout soit vain et sans espoir; et pourtant, il faut dire non car soi-même peut être le lieu de la révolution et de la sagesse. Mais c'est dans ce contexte nihiliste, jacassant, mortuaire et sans horizon que se pose la question d'une sagesse révolu-

tionnaire, ce qui implique aussi la question même de la philosophie car la philosophie est essentiellement un tendre vers la sagesse et une recherche de la Vérité. Comme bien des mots, le concept de sagesse est lui aussi vidé de sens, ne signifiant plus que des idées plates et inoffensives comme être raisonnable, être tranquille, jovial, avisé ou encore la recherche du petit bien-être. Pour ces gens raisonnables du petit bien-être, Nietzsche a ces mots: «Hélas, gens du confort et de l'humeur facile, que vous savez peu du bonheur! Car bonheur et malheur sont deux frères jumeaux qui grandissent en même temps, ou, comme chez vous, en même temps restent petits! . . .»

Ainsi, questionner son sens d'être pour tendre à une sagesse révolutionnaire, à un savoir qui libère, c'est apprendre à se surmonter et à se créer pour devenir plus réel, plus véridique et plus soi en ce monde actuellement nihiliste. Voir l'état actuel du monde dans lequel on vit et prendre le chemin du retour à soi-même pour tendre à la plénitude d'être est en fait l'acte révolutionnaire le plus authentique et le plus créateur car, comme le disait Krishnamurti, amener un changement radical à l'intérieur de soi, c'est en même temps introduire un changement radical dans la structure et la nature de la société. Comprendre cela et donc prendre un chemin de pensée en ce sens, c'est apprendre à «prendre avec» soi et pour soi ce qui vaut d'être recueilli, approfondi et digéré pour acquérir une nouvelle manière de sentir et de penser, pour se créer un soleil personnel et aussi pour chercher, selon le mot de Nietzsche, à faire résonner en soi tous les accords du monde.

Tendre à une sagesse révolutionnaire, c'est d'abord et avant tout prendre le chemin du retour à soi-même. C'est assumer la solitude pour mieux se féconder et c'est essentiellement apprendre à se décharger de tout ce qui peut contaminer notre nature propre, de tout ce qui nous empêche de nous alléger, de tout ce qui entrave notre conquête de la liberté pour devenir notre propre maître et notre propre disciple. Revenir à soi-même, c'est devenir un esprit libre, un esprit affranchi des moralités religieuses et idéologiques qui fixent et figent les manières de penser et les choses elles-mêmes car tout moralisme appesantit et domestique. Seul l'esprit affranchi est libre pour revenir à soi-même et à la vérité de ce qui est. L'esprit libre vit ainsi par-delà bien et mal et, en ce sens, il se situe au-delà de toutes moralités et de toutes normes idéologiques pour mieux déterminer ce qui est bon et bien pour lui afin de devenir plus autonome, plus conscient de son innocence et plus véridique. Lao-Tseu disait jadis à l'aurore de la pensée: «Si tu veux parvenir à la vérité tout entière, ne t'occupe pas du bien et du mal». Et ne pas s'occuper du bien et du mal, c'est mettre sa pensée en état de révolution permanente et c'est devenir un individu souverain, c'est-à-dire un individu qui a repris possession de lui-même et qui a échappé à la pensée commune. L'individu souverain est d'abord un libérateur de lui-même et il est celui qui apprend à voler pour mieux voir les choses de haut en bas et ainsi pour mieux approcher ce qu'il y a encore de vivant et d'authentique en ce monde. L'individu souverain est celui qui veut créer pour mieux donner, pour semer des sens positifs et des valeurs libératrices, pour susciter de la joie et de l'en-

thousiasme car toute véritable création est don. Vivre ce sens d'être, c'est se métamorphoser soi-même en authenticité et c'est prendre conscience que la Vie a trop de valeur pour qu'on la laisse nier et crétiniser de la sorte. C'est ainsi participer par le mode de l'interprétation transformatrice à la transfiguration du réel et c'est être bénéfique pour les autres.

Tendre à la sagesse révolutionnaire, c'est dire oui à la Vie, à ses problèmes, à la dureté; c'est assumer la maladie et la souffrance et tenter même d'en faire des stimulants pour mieux approfondir le sens des choses et pour mieux affirmer l'existence. C'est un chemin de solitude et il n'est pas celui de la reconnaissance et de la facilité. C'est un chemin intempestif et aventureux où nous devons faire face à l'incompréhension du fait même de notre cheminement d'approfondissement et de croissance. C'est Nietzsche qui disait que ceux qui s'élèvent paraissent toujours petits pour ceux qui ne savent pas voler; mais c'est un chemin passionnant et créateur car c'est soi que l'on découvre et que l'on invente dans le plaisir d'être et c'est la Vie que l'on aime davantage. C'est en même temps, selon le mot de Spinoza, faire de la connaissance la plus puissante des passions tout en devenant des guerriers de la connaissance sur fond d'amour, d'affirmation, qui peuvent engendrer des sens et des valeurs qui donneront à la Vie un sens ascendant.

Celui qui tend à la sagesse révolutionnaire dépasse ainsi la croyance et l'athéisme banal car son athéisme est une affirmation et une liberté pour ne dépendre que de lui-même et aussi pour pouvoir penser plus sagement, c'est-à-dire plus profondément,

plus puissamment, plus librement et plus créativement. C'est aussi une manière de s'enraciner en l'unique réalité à traits multiples afin de mieux s'élever et se donner le champ libre pour la plénitude d'être. Le penseur libre pour tendre à une sagesse révolutionnaire est en quelque sorte un mutant qui a pris un chemin de croissance, qui a cessé de croire pour mieux croître, pour mieux bénir et pour devenir un aristocrate d'esprit à la volonté libre.

Tendre à la sagesse révolutionnaire, c'est de plus revenir à la fonction première de la philosophie, qui est celle de rechercher la Vérité, de faire voir, de démystifier, de nuire à la bêtise, de libérer, de faire passer des échappées de créativité et de déterminer des sens et de nouvelles valeurs qui feront peut-être que notre société puisse devenir un jour le lieu d'une révolution créatrice; et lorsqu'il y aura beaucoup d'individus souverains en ce pays, le Québec sera peut-être un pays véritablement souverain, qu'il soit dans la Confédération ou pas!

Tendre à une sagesse révolutionnaire, c'est être un philosophe artiste dans le sens fort d'activité créatrice qui consiste à faire de la connaissance une question de liberté d'esprit, d'intensité de vie, de passion d'exister et enfin de création donatrice. C'est pourquoi il est question que cette sagesse nouvelle et sauvage renoue avec le dionysiaque. S'inspirer du dionysiaque, c'est être un disciple de la Vérité, celle qui est dévouement et création, et c'est ressentir le sens authentique de vivre qui est lié à une double volupté celle du devenir créateur et celle de l'anéantissement. soit au principe du réel et au secret de l'être à savoir que tout

ce qui naît, devient et doit périr. Le dionysiaque se réfère à l'instinct de vie, au sens des ténèbres, au sens de la terre et à l'ivresse dans le sens d'ébullition d'être, d'intensité, d'affirmation et de libération à l'égard de toutes normes et de toutes moralités pour revenir à soi et à la Vie. Le sérieux, la rigueur, la vigueur, l'approfondissement et le sens des perspectives doivent composer avec la souplesse, la lucidité, la gaieté, l'humour, la légèreté, le rire, la folie et la danse. C'est un peu en ce sens que Nietzsche a écrit cette pensée qui mérite d'être méditée: «Un peu de sagesse est sans doute possible; mais j'ai trouvé dans toutes choses cette certitude bienheureuse, à savoir qu'elles préfèrent encore danser sur les pieds du hasard».

Nous vivons dans une ère scientifico-technologique et techno-bureaucratique où les fondements, les absolus et le divin ont disparu, où l'échafaudage métaphysique a été remplacé par l'échafaudage technique et où l'homme sujet (celui du cogito) commence à vaciller avec ses objets. Le Monde est renvoyé à son errance et à son fondement sans fond, à son Jeu. Pour ceux qui voient et savent ces choses, il n'est pas trop tard pour la sagesse en autant que l'on apprenne à penser créativement en questionnant, en problématisant et en s'ouvrant au déploiement de l'errance, au Monde.

Le penseur sait que cet aujourd'hui n'est pas une époque pour la pensée et pour la parole. Il est constamment désignifié et renvoyé à la solitude et à l'aventure, sachant être superficiel par profondeur et sachant que les valeurs nouvelles ne pousseront pas facilement en terrain nihiliste. Même l'écriture (pen-

sante et parlante) est achevée ou presque car elle est dépassée productivement et quantitativement par le technicisme, par le littéraire et par l'écrivainerie. Devenir soi et éprouver pensivement ce qui est et devient, ce qui se joue, c'est la manière d'être du philosophe artiste, du penseur poétique, c'est-à-dire de celui dont la pensée est méditante radicale, créatrice et ouvran- te. On sait que les deux animaux du penseur sont l'aigle et le serpent, c'est-à-dire un savoir voler et aussi un ramper avec ruse, avec masques, un et multiple- ment pour vivre en ce contexte nihiliste qui tend à la décomposition et au désarroi, contexte ignoré par les gens en général — y compris par les ignorants instruits et les ânes savants — qui demeurent béatement dans leur réalisme réducteur et rétrécissant, qui ont besoin de plus en plus d'insignifiance, de platitude et de superficialité pour survivre et qui passent dans la vie tels des somnambules, se déréalisant, se fermant au Monde et vivant limitativement et avec suffisance leur existence.

La sagesse révolutionnaire, c'est un chemin de pensée et un art de vivre en un nouveau mode d'être, celui que l'on crée et que l'on joue. Invitation à un retour sur soi, à la liberté qui assume la nécessité, à la pensée et à la sagesse? Ce texte ouvre à cela mais chacun est renvoyé à lui-même, à son advenir et à son rapport avec le Monde. Invitation à une approche pour une lecture du Monde? Le questionner, l'interpréter pour mieux le comprendre, le déchiffrer, l'aimer, le vivre et le jouer: c'est un chemin de pensée qui s'ouvre au Monde et c'est le cheminement qui mène à soi-même et à une possible sagesse révolutionnaire.

C'est aussi en ce sens que nous parle cet aphorisme de Kostas Axelos qui me sert ici de conclusion: «Effectuer des percées, faire virer le jeu énigmatique du jeu du monde vers d'autres points d'équilibre instable, atteindre sereinement demain et après-demain en épousant leurs inquiétudes, suivre le chemin qui monte et celui qui descend — un et le même — éprouver — avec ferveur, assurance et ébranlement — la rencontre de la jeunesse et de la vieillesse, s'ouvrir au mouvement et au repos, faire preuve d'*amor fati* et de sagesse révolutionnaire, être prêts à vivre et prêts à mourir, nous maintenir toujours en route, endurer la dureté de tout ce qui est et oser le fluidifier, prendre part aux parts de tout et du tout — en lisant le tout et les autres parties dans chaque partie —, tout cela pourrait nous accorder à l'innommable Cela, nous apprendre ce que jamais nous ne saurons — et que nous pourrions pourtant apprendre parce que nous le savions déjà —, jouer le jeu du monde».

